

IN MEMORIAM

Marcel HÉMERY

Né le 23 janvier 1892 à Margny-lès-Compiègne, il est décédé le 19 octobre 1958 à Compiègne (22, rue des Domeliers), mais c'est au cimetière de Margny qu'il repose dans le caveau de sa famille.

Ayant fait ses études secondaires au Collège de Compiègne, il appartient à cette génération qui, très tôt, dut répondre à l'appel des armes, en août 1914. Mobilisé dans l'infanterie, il commença la guerre au 54^e R.I. (régiment de Compiègne), fut blessé lors des actions qui marquèrent la victoire de la Marne, puis combattit dans les rangs du 205^e R.I., comme sergent-chef observateur, et revint avec une citation à l'ordre de ce régiment, qui avait été le bouclier de Compiègne contre l'offensive allemande, et dont il devait plus tard se faire l'historiographe : *La 59^e D.I. dans l'Oise. Souvenirs de la guerre de 1914-1918*, ouvrage écrit « de première main » et publié sous les auspices de notre Société (1935).

Marcel Hémerly était un terrien, amoureux de sa terre natale, dont il connaissait les terroirs pour les avoir parcourus en tous sens, mais aussi les travaux et les jours pour y avoir accompli des stages agricoles : chez ses amis Vervel, à Monchy, puis à la ferme des Loges, à Nampcel. C'est là que sa curiosité naturelle, ses dons d'observation et son goût pour les choses du passé se concrétisèrent en une véritable vocation, grâce à l'instituteur de ce village, O. Boutanquoi, qui, jouissant d'une certaine notoriété comme fouilleur et comme archéologue, l'introduisit à la *Société préhistorique française*, dès avant la guerre de 1914. Peu après les hostilités, M. Hémerly ne tarda pas à être admis comme membre de la *Société historique de Compiègne* (1921), dont il fut longtemps l'archiviste ; élu vice-président en 1938, il devait en assumer la présidence de 1946 à 1948, puis de nouveau la vice-présidence jusqu'en 1951. Il était simultanément délégué de la *Société préhistorique française* pour le département de l'Oise.

Ayant renoncé à l'agriculture, Marcel Hémery souhaitait acquérir la charge de commissaire-priseur de Compiègne, or elle lui échappa. Il s'occupa alors d'assurances, mais son activité essentielle fut de parcourir à bicyclette les environs de Compiègne, toujours aux aguets, se tenant au courant des moindres trouvailles faites en forêt et dans les villages ou les gravières de tout le voisinage.

De nouveau la guerre, en 1939. Le sergent Hémery commande le détachement chargé de surveiller les ponts de l'Oise ; il connaît, un temps, les geôles de la Gestapo (avenue du Moulin) ; puis de 1943 à 1956 est chargé de mission et assistant des Musées nationaux au Château de Compiègne, et son rôle y sera particulièrement important pendant les trois années, où, le Conservateur ayant été nommé Inspecteur général des Musées de province, il aura pratiquement la responsabilité presque permanente du Palais.

Nombreuses sont les *Notes* signées de son nom qui parurent dans les publications des deux *Compagnies savantes* auxquelles il appartenait et qu'il ne manquait pas de tenir fidèlement au courant des découvertes se rapportant le plus souvent aux temps néolithiques et à l'âge de bronze, faites dans les environs de Compiègne : Armancourt, Choisy-au-Bac, Jonquières, La Croix-Saint-Ouen, Mercières, Montmacq, Nampcel... et naturellement la forêt.

Ce fut à son initiative que notre *Société* édita, en 1926, 1937 et 1953, les précieux répertoires du Docteur Émile Soubeyran, *Archéologie du département de l'Oise*. Pendant les dernières années de sa vie, Hémery s'intéressait également aux traditions populaires de notre région et publia (entre 1945 et 1955) plusieurs articles originaux dans le *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*.

Sa bibliographie, établie par Max Terrier¹, ne compte pas moins de 70 titres, parmi lesquels on doit signaler plus particulièrement, car publiées sous notre label, deux monographies : *Monchy-Humières. Histoire d'un petit village de la vallée de l'Aronde* (2 vol., 1946-1964) et *L'Aronde. Histoire d'une petite rivière de Picardie* (1964) ; mais aussi cet important article sur *Les origines de Compiègne* paru dans notre *Bulletin*, en 1952 : « pages écrites dans un but de vulgarisation pour mettre fin aux errements

(1) Dans l'Avant-propos de la deuxième partie de l'*Histoire de Monchy-Humières*, parue en 1964 (p. 4-5).

professés jusqu'ici », et où sont rejetées notamment les affirmations, trop souvent répétées, sur les origines romaines de notre ville : « Ce n'est qu'aux abords de Compiègne qu'il est possible de reconnaître des traces d'habitations gallo-romaines ».

Marcel Hémerly avait réuni une magnifique collection d'objets préhistoriques dont il donna une partie, de son vivant, au Musée Vivanel, en 1938, et dont les pièces les plus rares qu'il avait conservées furent offertes en souvenir de lui par sa veuve à la ville de Compiègne. C'est donc désormais dans les vitrines du Musée Vivanel que l'on peut admirer, entre autres objets précieux de la « Collection Hémerly », les casques en bronze, sans doute ses plus belles « trouvailles », provenant de dragages effectués dans l'Oise, face à Montmacq et à Armancourt : c'est-à-dire en amont et en aval de Compiègne.

Ainsi, en temps de paix comme en temps de guerre, pendant sa vie comme après sa mort, Marcel Hémerly aura contribué à faire mieux connaître le lointain passé de ces quelques arpents de terre qui, dans toute l'acception du terme, était véritablement sa patrie.

* * *

Jean VERGNET-RUIZ

Il naquit à Paris (IX^e arr^t), le 18 septembre 1896. Mais, peu avant 1900, ses parents ayant décidé de « rester assez près de Paris, dans cette région de l'Oise où des traditions de famille enracinées depuis tant de siècles [leur] faisaient paraître normal de vivre plutôt qu'ailleurs », ils louèrent d'abord une maison de villégiature à Coye (près Chantilly), puis achetèrent « le couvent des Nonettes de Boran », sur l'Oisé, en aval de Saint-Leu-d'Esserent. Voilà pourquoi les plus anciens souvenirs de J. Vergnet-Ruiz étaient « Oisiens », ainsi qu'il l'écrira dans des « notes » jetées sur le papier (lors de la dernière guerre), en « un cahier consacré au Département de l'Oise, sorte de « journal » de sa vie, dont presque la moitié s'est passée dans ces pays, et une partie du reste en rapport avec eux »². — Et son attachement profond à notre contrée ne se démentit jamais.

(2) *Jean Vergnet-Ruiz, 1896-1972. Souvenirs, notes personnelles et témoignages* [de L. Dautheuil, M. Laclotte, ... J. Vandier], Paris, s.d.

Ses études, commencées sur les bancs de l'école communale, devaient le conduire à l'externat des hôpitaux ; c'est donc dans le service de santé qu'il fut mobilisé en 1917, pour n'être rendu à la vie civile qu'au cours de l'été 1919, après un séjour en Allemagne occupée.

La guerre terminée, il acheva ses études couronnées par le diplôme de licencié ès-sciences et celui de docteur en médecine, avec une thèse *Essai iconographique sur saint Cosme et saint Damien* (1923).

Déjà, on le voit, sa vocation s'affirme pour l'histoire de l'art, mais aussi pour l'histoire locale, puisque l'année suivante il publie (en collaboration avec l'érudit Joseph Depoin) la monographie de son village, *Boran*. Ayant suivi les cours de l'École du Louvre, il y soutiendra bientôt, en 1933, un mémoire sur *L'ancienne céramique du Beauvaisis*.

Dès lors sa carrière est tracée. Elle se déroulera heureuse, active, efficace au service des Musées nationaux : attaché au Musée de Versailles (1930), chargé de mission au Musée du Louvre (1933), directeur des études de physique appliquée au laboratoire de ce grand Musée (1938), puis — après l'intermède de la seconde guerre mondiale, où il exerça les fonctions de médecin-chef à l'hôpital militaire de Clermont (Oise) — il est nommé conservateur du Château de Compiègne (1^{er} janvier 1942), et enfin promu Inspecteur général des Musées de province (1^{er} janvier 1945) : emploi créé pour lui et dans lequel, pendant plus de quinze ans, il accomplit une œuvre admirable, où sa vaste culture, ses goûts, son ardeur trouvèrent merveilleusement à s'appliquer, non seulement dans l'indispensable remise en ordre de nos musées après cinq années de guerre, mais aussi à leur nécessaire rénovation conformément aux normes actuelles de la muséologie.

D'autres, plus qualifiés, ont déjà dit, et rediront encore, comment dans ce domaine, qui fut vraiment le sien, J. Vergnet-Ruiz donna toute sa mesure. Sa compétence fut unanimement reconnue — comme aussi (pourquoi le taire) certain emportement passionné dont les manifestations, orales ou écrites, n'étaient pas toujours équitables pour leur destinataire.

On se limitera ici à rendre hommage aux qualités de l'historien publiant la monographie (déjà citée) de son village de *Boran* (1924), sa biographie de *Mademoiselle de Séry* (1931), *Le contrôle du logement de Compiègne en 1751* (1948), ses *Notes sur le canton*

de Neuilly-en-Thelle, dont la suite est restée malheureusement inachevée ; — de l'historien d'art de notre région étudiant *La figuration de l'arbre de Jessé au moyen-âge* (1924), *Les céramiques du Beauvaisis* (1930), *Les terres vernissées de Savignies* (1931), *Les collections céramiques du Musée de Beauvais* (1933) ; — ou de l'archéologue décrivant avec soin et méthode les édifices religieux du Beauvaisis : *Les églises de Chambly, Villers-sous-Saint-Leu et Précý* (1930), *L'église abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois* (1944), *L'église de Saint-Vaast-lès-Mello* (1952). — Ne sont ici relevées que ses études ayant pour cadre le département de l'Oise, toujours resté si cher et si présent à son esprit constamment en éveil.

Comment ne pas évoquer à son propos ce milieu d'amateurs éclairés, partageant avec lui le culte et le goût de notre passé : les Carolus-Barré, Léon Dautheuil, Jacques Mourichon, René Quentier, Jean Tremblot de la Croix. Sa conversation était « un festival d'érudition, d'anecdotes, de souvenirs ». Souvent il apparaissait « en coup de vent » pour demander ou donner un renseignement. Et nous avons tous connu ses vieilles cartes postales, aux images de tous pays (sauf de l'Oise !), au dos desquelles il griffonnait quelques lignes, signées de ses initiales élégamment tracées à la façon d'un monogramme : JVR.

Pour sa retraite, il avait songé à Compiègne, où il avait conservé les collections nationales du Château (il n'admettait pas que l'on parlât du Palais !), où il avait assuré (avec Georges Matherat) le transfert du Musée Vivenel dans ses nouveaux locaux de l'Hôtel de Songeons, et où il avait été appelé à présider notre *Société historique* pendant les années 1951-1954.

Finalement Senlis l'emporta. Ayant fait choix d'une ancienne maison avec son « courtil » donnant sur la rue de la Corne-de-Cerf, il y vécut les dernières années de sa vie. Retraite vouée à l'amitié et à l'étude, mais nullement inactive. Il sut notamment y ranimer la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis* (notre sœur), et continuer à faire connaître et à défendre avec la même ardeur combattive qu'auparavant les beautés et les curiosités inconnues ou menacées du département de l'Oise.

Et c'est là, dans sa belle demeure (moins calme qu'il l'eût souhaitée), au milieu des œuvres d'art et des livres aux reliures anciennes, que ce moderne humaniste, qui était aussi un fin mélomane, rendit son âme à Dieu, le 21 février 1972. — Il avait pris le soin de léguer sa « bibliothèque régionale » et ses nombreuses notes d'histoire locale au Musée Condé à Chantilly où, mises en sûreté, elles attendent ceux qui voudront bien les consulter.

Jacques MOURICHON

Né à Chaville (Seine-et-Oise), le 23 août 1888, Jacques Mourichon avait des origines compiégnaises par sa grand-mère maternelle (Lefèvre-Loudier). Après ses « humanités » faites à Paris, à Saint-Dominique, puis au lycée Janson-de-Sailly, il acquit son expérience personnelle dans la maison Civet-Pommier, dont il se plaisait à rappeler que c'était une entreprise familiale depuis cinq générations. Il venait d'enrichir sa culture et sa connaissance des hommes par un voyage autour du monde, lorsqu'en 1914 il fut mobilisé comme lieutenant au 39^e d'artillerie, avec lequel il allait accomplir quatre années de guerre, qu'il termina dans l'armée Mangin.

Ayant « pignon sur rue » dans notre ville, il y résida successivement rue Hippolyte-Bottier, puis rue de Seroux, enfin 9, rue des Domeliers : à la mort de ses beaux-parents, qui avaient acquis des héritiers Espivent de la Villeboisnet cette belle demeure, ancienne « Surintendance des Bâtiments du roi ». Il se plut à l'embellir de meubles rares et à agrandir les parterres si bien dessinés par Ferdinand Bac et jouxtant nos vieux remparts.

Admis à la *Société historique*, il prit aussitôt séance en y présentant une communication remarquée sur *Un plan inédit de Compiègne*, levé en 1692 par Méthelet, dont il venait de faire l'acquisition et qui fut publié en fac-similé dans le tome XIX de notre *Bulletin* (1929). Élu vice-président (1946-1947), puis président de notre Compagnie (1948-1951), il en assura de façon très effective la vice-présidence du temps de J. Vergnet-Ruiz (président le plus souvent absent) et, de nouveau appelé à la présidence, en 1954, il s'identifia dès lors avec la *Société historique de Compiègne*, dont, pendant près de vingt années, il fut le « mainteneur » très vigilant, ainsi qu'en fait foi le rappel de nos activités relatées plus haut. Sous sa présidence parurent le tome XXV de notre *Bulletin* (1960) et le très bel ouvrage de Monique Harlé d'Ophove, *La forêt de Compiègne de la réformation de Colbert à la Révolution* (1968). Il était efficacement secondé par Mme Mourichon (née Suzanne Ladan-Bockairy), qui poursuit parmi nous, avec constance et fidélité, ses activités traditionnelles en tant que secrétaire de notre Société.

Depuis longtemps, son élégante et haute silhouette était devenue familière à chacun lorsque, vers la cinquantaine, en 1941, Jac-

ques Mourichon fut élu au Conseil municipal de Compiègne où (à part une brève interruption), pendant près de trente ans, il se montra un conseiller très écouté dans les domaines qualifiés maintenant de culturels et de sociaux : Bibliothèque et Musée, mais aussi Croix-Rouge et Jardins ouvriers.

N'est-ce point, grâce à lui, que le collège municipal, promu lycée, reçut son nouveau nom : celui du cardinal *Pierre d'Ailly*, le plus illustre des enfants de Compiègne. Par ailleurs, technicien des pierres et du bâtiment, justement fier de sa qualité de « maître carrier », J. Mourichon puisa dans sa familiarité avec le matériau noble, son attachement très vif pour les monuments de notre ville ; c'est un fait bien connu qu'il s'intéressa en homme averti à la résurrection du cloître de Saint-Corneille et à la reconstruction du pont franchissant l'Oise, tel qu'il avait été édifié sous Louis XV, en 1730, avec son obélisque crucifère marquant la limite millénaire entre les anciens diocèses de Soissons (rive gauche) et de Beauvais (rive droite).

Jacques Mourichon avait réuni à la « Surintendance » une riche bibliothèque d'histoire locale et régionale qu'il aimait à compléter, jour après jour, et qui, suivant ses volontés formellement exprimées, viendra un jour enrichir les collections de la Bibliothèque municipale de Compiègne, laquelle (soit dit en passant) est la plus belle du département de l'Oise, après celles (non publiques) du Musée Condé, à Chantilly (Institut de France), et du Centre culturel « Les Fontaines », à Gouvieux (S.J.).

De ses livres, il avait su extraire une abondante documentation qu'il venait d'achever, lorsque, après une chute banale et douloureuse, et alors qu'il paraissait complètement rétabli de cet accident, la mort vint le saisir, le 4 mai 1972 ; il était dans sa 84^e année. Une foule émue assista aux funérailles de ce parfait « honnête homme », en l'église Saint-Jacques, et beaucoup tinrent à accompagner son cercueil jusqu'à sa dernière demeure : au cimetière du nord, où se trouve la tombe de sa famille.

Des mains pieuses ont assuré l'ultime mise au point de cette véritable chronique de notre ville dont Jacques Mourichon est l'auteur, *Compiègne au fil des années et des siècles*³, ouvrage illustré, d'agréable présentation, qui vient heureusement remplacer plusieurs livres de vulgarisation désormais périmés.

(3) [Compiègne], 1973, avec une préface de notre collègue Michel Legendre.

Georges MATHERAT

Il ne fut point, comme ceux dont le souvenir vient d'être rappelé, président de la *Société historique de Compiègne* ; mais ce n'est que justice d'évoquer ici la mémoire de ce chercheur qui consacra le meilleur de ses activités (avec quel enthousiasme) à l'étude de l'archéologie antique dans notre région, et se dépensa plusieurs années (avec tant de dévouement) à la remise en ordre du Musée, et au service de la Bibliothèque de notre ville, après en avoir auparavant assuré le transfert de l'Hôtel de ville dans leurs nouveaux locaux de la place du Change et de l'Hôtel de Songeons. Aussi bien, ayant été admis à faire partie de notre Bureau, il avait accepté la charge d'*archiviste de la Société historique*.

C'est par son mariage (avec Hélène Boquet, d'une famille originaire de Nogent-les-Vierges), que ce Bourguignon des rives de la Saône, vint se fixer dans le département de l'Oise ; il avait acquis (chose assez rare) une culture à la fois scientifique et littéraire : ayant préparé « Navale », il termina ses études avec une double licence ès-sciences et en droit (1912) et fut reçu au concours de l'Administration militaire (1914), juste avant la guerre qu'il fit comme officier gestionnaire d'ambulance, et dont il revint ayant été blessé, et décoré de la croix de guerre avec étoile.

A propos de Matherat, il est difficile de parler de « carrière », car la sienne se fit « à profil variable ». Il enseigna les mathématiques et la physique, ou bien l'histoire et la géographie, en divers lieux : à Creil, à Téhéran, à Senlis où il fut aussi bibliothécaire (1948), et finit par exercer à Compiègne, huit années durant (1950-1958), les fonctions de conservateur du Musée Vivenel et de la Bibliothèque municipale, avant de se retirer à Liancourt où, devenu veuf, il acheva sa vie dans un grand dénuement.

Fût-ce parce qu'il avait vu le jour à Autun (*Augustodunum*) ? Il manifesta toujours la plus vive admiration pour la grandeur romaine et sans aucun doute, eût-il fièrement déclaré « *miles romanus sum* » (au risqué de contrister Camille Jullian⁴).

Ce fut à la recherche des vestiges archéologiques laissés par la présence romaine en Gaule, et plus particulièrement dans notre contrée, que Matherat fit ses plus belles découvertes. Tout

(4) Lettre adressée à J. Tremblot, servant d'introduction au premier livre de G. Matherat, *Autour d'un castellum de la cité des Bellevaques*, Rantigny, 1928.

d'abord sur la seconde campagne de César contre les Bellovaques. Rejetant les errements suivis depuis Napoléon III et reprenant l'opinion autrefois émise par Peigné-Delacourt, il prouva par des sondages précis et des fouilles que ce fut aux abords de Clermont que César vainquit les Bellovaques de Corréus sur leur propre territoire (et non pas en forêt de Compiègne). Il reconnut en effet sur le terrain (notamment au Bois des Côtes) et dans les marais avoisinant la vallée de la Brèche, les travaux de terrassement et les ponts de fascines construits en ces lieux par César, comparables aux retranchements que le vainqueur de Vercingétorix avait fait exécuter pour investir Alésia : « *similem obsessionem Alesiae* ». Des maîtres éminents, au premier rang desquels Jérôme Carcopino, applaudirent à ses conclusions véritablement capitales pour l'exacte interprétation des faits relatés au VIII^e livre du *De bello gallico*.

Ce fut là un magnifique succès pour Matherat qui, en 1945, fut nommé Directeur de la seconde circonscription historique dite de « Paris-nord » (groupant non seulement l'Oise, mais aussi les départements de Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne).

Alors fixé à Senlis, et fort d'une rare connaissance de la métrologie et de la « castramétation » romaine, Matherat s'efforça d'en appliquer les règles aux fouilles qu'il entreprit dans cette cité. Il fut assez heureux pour identifier un étalon donnant la mesure de l'ancien « pied » de Senlis ; dressa un plan quadrillé de la ville antique, et s'attaqua « *intra muros* » au dégagement des fondations de la tour carrée qu'il considérait comme étant la base du prétoire romain. Mais ici l'adhésion des spécialistes ne fut pas unanime.

En 1951, étant venu résider à Compiègne, Matherat se vit privé de son chantier de Senlis... Et ce fut son successeur (*sic vos non vobis !*) qui aura la joie de mettre au jour l'inscription gravée sur bronze : dédicace à l'empereur Claude, datée de l'an 48, d'un intérêt exceptionnel, puisque donnant la forme authentique du nom des Silvanectes (*civitas Sulbanectium*). Du moins eut-il la satisfaction de voir adoptés par Albert Grenier certains de ses points de vue, notamment sur les monuments de Champlieu.

Dès le début de ses recherches, Matherat s'était penché sur *Le problème topographique de Litanobriga* ; par un raisonnement géométrique, il crut avoir déterminé l'emplacement de cette « station » dont le nom se lit entre ceux d'Augustomagus et de Cesarmagus sur *l'Itinéraire d'Antonin*. Mais ses conclusions ne furent

guère suivies ; ingénieuses certes, elles sont aujourd'hui écartées sans appel. Quant à son hypothèse pour expliquer les origines de Compiègne, où il se plaisait à voir un entrepôt de vivres pour l'armée romaine (*compendium annonae*), elle se heurte au fait que jamais ne fut trouvé le moindre vestige romain à l'intérieur de l'ancienne enceinte de notre ville.

Ces quelques réserves n'atténuent en rien la qualité du souvenir dont nous honorons la mémoire de cet infatigable chercheur, à l'esprit tour à tour intuitif et déductif (voire systématique), toujours convaincu et jamais conformiste.

C'est dans sa retraite de Liancourt que Matherat s'éteignit, seul, le 18 février 1973, dans sa 83^e année. Il avait expressément demandé que son service funèbre fût célébré selon le rite traditionnel, en latin. Le peu qui lui restait encore — ses livres et ses notes manuscrites — il le laissa à Robert Lemaire, bibliothécaire de la ville de Beauvais. Et celui-ci n'a pas tardé à rédiger un ouvrage inspiré par la reconnaissance : *Un demi-siècle d'activité archéologique dans le département de l'Oise. G. Matherat 1890-1978*, avec une ample bibliographie de ses œuvres publiées et, plus nombreuses encore, restées manuscrites.

L'édition de cet ouvrage, paru en 1976, fut subventionnée par les municipalités de Senlis et de Compiègne : double hommage qui, pour être posthume, ne l'eût certainement pas laissé indifférent.

L. C-B.
